

Le Rennes de la Varende

« Il était de bon ton de dénigrer » la ville

TEXTE > GEORGES GUITTON



RÉSUMÉ > L'écrivain La Varende a passé son enfance à Rennes autour de 1900. Dans les années cinquante, il dresse un portrait de la ville. À la fois admiratif et critique.

Formé à l'École des beaux-arts de Rennes

Allez savoir pourquoi, Rennes a le chic pour couvrir des écrivains traditionnalistes et réactionnaires. Jean de la Varende (1887-1959), l'auteur de *Nez-de-Cuir*, entre dans cette catégorie. On peut y classer aussi le très royaliste Paul Féval, nostalgique acharné de l'Ancien régime. Ou encore Alphonse de Chateaubriant, admirateur d'Hitler et collaborationniste. Comme lui, La Varende qui était pétainiste et monarchiste eut à rendre quelque compte à la Libération. Après-guerre sa réputation d'écrivain en fut affectée.

Quel rapport eut avec Rennes cet auteur considéré comme le type même du gentilhomme normand? Natif du château de Chamblac dans l'Eure, La Varende perdit son père en bas âge. Aussi sa mère, bretonne, revint-elle habiter chez ses parents, dans l'hôtel particulier du 1, rue du Contour de la Motte à Rennes. C'est là qu'il passa son enfance et son adolescence de 1899 à 1905 auprès de son grand-père, l'amiral Fleuriot de Langle, descendant d'un compagnon de La Pérouse. Avant de se lancer dans l'écriture avec un certain succès, La Varende fut connu comme peintre-portraitiste. Il avait été formé à l'École des beaux-arts de Rennes. Il quitta la ville assez vite, mais on retrouve l'univers de la cathédrale de Rennes dans un roman intitulé *Le Roi d'Écosse*, paru en

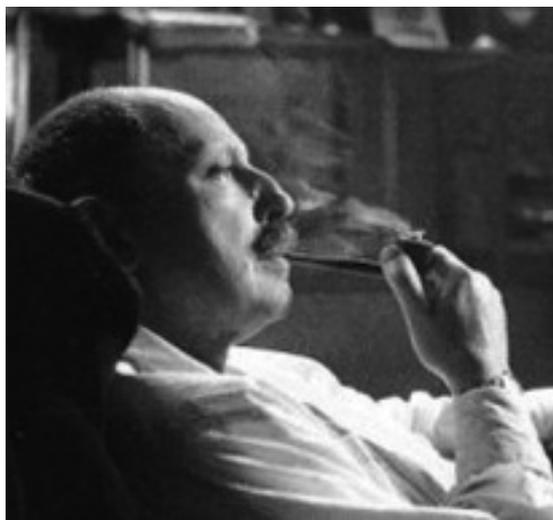
1941. Pourquoi parler aujourd'hui de Jean Balthazar Marie Mallard de La Varende Agis de Saint-Denis? Parce qu'un éditeur d'Ille-et-Vilaine – Charles Hérissé à Janzé – vient de publier sous le titre *Promenades*, un recueil d'articles, préfacé par Michel Déon. C'est une série inédite de chroniques que La Varende publia entre 1955 et 1959 dans l'hebdomadaire *La Nation Française*. Un journal royaliste où émergeaient également Michel de Saint-Pierre, Antoine Blondin, Roger Nimier et Louis Pauwels.

On ne peut pas dire que ces chroniques soient d'une qualité renversante. On pressent que ces vagabondages répondent au besoin alimentaire d'un écrivain sur le déclin. Si l'inspiration n'est pas toujours au rendez-vous, ce n'est pas grave car ce qui nous intéresse ici, c'est un texte intitulé « Rennes » (pages 34 et 35). Il ne manque pas de saveur. De retour dans sa ville, le vieux conservateur y peste contre les défigurations que nous inflige l'époque moderne. Air connu.

« On lui tenait rigueur de sa réserve. »

Côté pile, il dit sa considération pour son Rennes avec, d'emblée, une remarque bien troussée. Les Ren-

Plaque commémorative, 1, rue du Coutour de la Motte.



nais ne savent pas apprécier la beauté très 17^e siècle de leur ville. Se souvenant de son enfance, La Varende écrit qu'à l'époque « les habitants montraient une triste gloire à dédaigner leur ville parlementaire. Ils lui reprochaient sa froideur, sans voir qu'ils restaient insensibles à sa haute distinction. » Il ajoute cette remarque qui, à notre sens, reste d'actualité : « La noble cité, si digne, ne se répandait pas, et ils lui tenaient rigueur de sa réserve. »

Puisque l'on est à l'heure des bons points, relevons aussi cette description imagée de l'hôtel de ville : « deux ailes autour d'un haut beffroi, comme un court empenage près d'un long col d'oiseau de mer dressé vers la rue ». La Varende adore le Thabor, met l'abbaye Saint-Georges au rang de chef-d'œuvre. Aime les quais de la Vilaine. Malheureusement, « on ne voulait pas reconnaître la noblesse des quais, dont Léonard de Vinci, paraît-il a donné le dessin, ni leur mélancolie souveraine. Il était de bon ton de dénigrer la capitale de la Bretagne. »

Un égout et des cages à lapins!

Le reste du texte fait sourire à cause de sa rouspétance anti-urbaine, pas toujours injustifiée, d'ailleurs. Ce qui ne va pas? Le Palais du commerce (qui n'existait pas du temps de son enfance) : « un monceau de belles pierres abusées, centré par un donjon au casque à pointe hydropique... »

Quoi encore? La couverture de la Vilaine: on a « d'un seul trait transformé la rivière en égout ». Et ceci : « On a permis à la limite de la vue, la construction d'un gratte-ciel sans toit, d'un silo à locataires deux fois plus haut que le reste... » On réfléchit. La Varende parle-t-il des Horizons? Ça ne colle pas: les hautes tours sont de 1970, or l'article date des années cinquante. Alors il ne peut s'agir que de la Tour Maillols érigée en 1950 par l'architecte du même nom au bout du quai de Riche-mont. Décidément, les immeubles ne plaisent pas à notre hobereau normand car derrière l'Orangerie du Thabor, « on a laissé construire, dans la rue voisine, une autre cage à lapins qui pique au-dessus des serres et les réduit à néant ».

Enfin, ce qui ne va pas, mais vraiment pas, c'est la circulation automobile! C'est vraiment le désordre et cela empêche Rennes de devenir « la plaque tournante du voyage breton ». Pensez, « pour imiter Paris, on y interdit le klaxon, mesure inutile et dangereuse... ». Pire, on nous « inflige des circuits invraisemblables » et qui sont « à contresens de la beauté rennaise ». Les voitures ne peuvent plus passer par le centre. Adieu escalier du Thabor, la Motte et le Parlement. Adieu cathédrale et même le Mail. Conclusion désespérée du vieil écrivain : « La désaffection est générale. Le pèlerin s'enfuit ». Sauve qui peut!

Jean de la Varende, *Promenades*, éditions Charles Hérissey, 186 pages, 20 €.

Le Palais du commerce, « un monceau de belles pierres abusées »

Des rues « à contresens de la beauté rennaise ».